

Bilan de lecture - Introduction : la pensée et le vivant

L'introduction pose la thèse que Canguilhem va défendre tout au long de son ouvrage, qui est formulée clairement à la page 16, tout à la fin, et de laquelle nous allons partir : « Nous pensons, quant à nous, qu'un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie ».

DONC : il s'agit bien d'une approche rationaliste (le mot est prononcé). Mais il faut comprendre d'emblée que cette approche n'est pas purement positiviste¹. Il ne s'agit pas de traiter le vivant comme un objet, ni oublier que le scientifique qui étudie la vie est lui-même un vivant, il fait partie de cette vie donc ne peut l'appréhender de l'extérieur. Il n'est pas possible de réduire le vivant à un objet d'étude, donc à du non-vivant, du mécanique (pour les positivistes, le vivant est réductible à un ensemble de mécanismes : Canguilhem s'oppose à cette idée). Le vrai scientifique, la vraie science doivent avoir cette conscience d'être partie de la vie (et non juge placé dans une posture extérieure, voire supérieure). Toute pensée (et toute pensée sur le vivant) provient d'un être qui est lui-même vivant. On ne peut donc la réduire à des processus physico-chimiques qui la réduiraient à de la matière inerte, puisque la pensée elle-même n'est pas étrangère à la vie.

Cependant, il ne s'agit pas non plus d'adopter une posture purement vitaliste (c'est une des parties qui n'est pas à notre étude), ce qui reviendrait à considérer qu'il y a dans le vivant un principe vital qui lui confère ses propriétés spécifiques, et qui serait plus de l'ordre de la métaphysique (donc extérieur à la science).

Voilà ce que veut dire « rationalisme raisonnable » dans la thèse citée initialement : cela signifie que nous sommes un peu « coincés » entre tout réduire à des mécanismes scientifiques et donc considérer le vivant comme matière inerte, ce qui est faux ; et d'autre part, aborder le sujet non pas scientifiquement mais métaphysiquement. Pour Canguilhem, il faut aborder scientifiquement, rationnellement le vivant, mais sans se poser en observateur jugeant de l'extérieur (puisque la raison est un outil que l'être vivant, que la vie, possèdent).

- **Pourquoi vouloir savoir, connaître ?** « Connaître, c'est analyser ». On se préoccupe peu du sens du mot quand on cherche à connaître qqch. Mais, c'est dommage de ne pas se poser la question car « savoir pour savoir » n'a pas de sens (p. 11). **Donc** « décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations » (équivalents de connaître) apporte certes un bénéfice intellectuel, mais en même temps une perte de jouissance : on ne jouit pas des lois mais des choses concrètes (p. 11)². « On ne vit pas de savoir » et ce n'est pas blasphémer que de le dire, même si certains ho y consacrent leur vie.
- **La connaissance n'est donc pas un but en soi.** Malgré tout, la connaissance comme but en soi peut sembler à première vue une connaissance plus pure, plus désintéressée. C'est ce que C appelle p. 12 un « intellectualisme cristallin ». Mais il n'adhère pas à

¹ Système, mouvement philosophique qui peut être rattaché à celui d'Auguste Comte, et qui se caractérise par le refus de toute spéculation métaphysique et l'idée que seuls les faits d'expérience et leurs relations peuvent être objets de connaissance certaine (CNRTL).

² Cf Conseil dans le roman de Verne, qui passe son temps à classer sans vraiment s'émerveiller, jouir de la beauté de la nature.

cette option, qui part de ce qui est selon lui une aberration : l'opposition entre la connaissance et la vie, qui aboutirait à la « destruction de la vie par la connaissance » ou à une moquerie face à la connaissance (« dérision »). Deux postures absurdes selon lui.

- **Pourquoi il est absurde d'opposer connaissance et vie.** On pose comme évidente l'opposition entre vie et connaissance. Elles se détruiraient l'une l'autre. Cela est absurde (p. 12). Il y aurait un éventuel conflit mais ailleurs : entre « l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie ». C'est la conscience humaine de la vie, qui parce qu'elle met l'homme face au monde, pourrait créer une séparation artificielle entre les deux. En effet, penser, c'est prendre du recul sur le monde pour s'interroger, douter, « peser ». Et cela crée l'idée fausse qu'on serait extérieur au monde, qu'on pourrait s'en saisir pour le connaître comme un objet extérieur à nous.
- **Or, précisément, chercher à connaître, serait chercher à réduire cet écart entre nous et le monde.** C'est ainsi que C définit la connaissance comme « recherche de la sécurité par réduction des obstacles », résolution des tensions. C'est une méthode pour résoudre les tensions entre l'homme et son milieu. La finalité de tout cela est de « permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde », « une nouvelle organisation de sa vie » donc la connaissance ne détruit pas la vie, elle aide l'homme (en analysant les échecs et les réussites d'après l'expérience) « à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui » (p. 12). Pensée et connaissance vont donc aider l'homme à régler sa vie : il y a bien une finalité pratique à la connaissance. CQFD : on doit donc renoncer au préjugé de l'opposition entre vie et connaissance. Autre conséquence : le fait que la pensée et la connaissance s'inscrivent dans la vie pour la régler suppose que cette vie n'est pas « la force mécanique, aveugle et stupide » que les positivistes opposent à la pensée. On ne conçoit la vie comme une force mécanique (ce que C considère comme faux) qu'en commettant l'erreur de rester prisonnier d'un face-à-face de la conscience humaine avec le monde. C'est pourquoi il faut à présent corriger la posture scientifique qui exclut la compréhension de la vie.
- **La connaissance ne doit pas adopter une posture surplombante, supérieure, face à la vie (p. 13-14).**
 - **Affirmer que la vie n'est qu'un mécanisme serait considérer notre rapport au monde comme l'étalon, la valeur suprême de la mesure du rapport au monde de toutes les espèces vivantes.** Les autres espèces vivantes n'ont pas ce rapport au monde, et nous les jugeons à l'aune de notre propre constitution, en les considérant comme aveugles ou stupides (p. 13). La vie ne peut être considérée comme aveugle ou stupide que par celui qui « cherche la lumière » ou un sens, et qui se sent supérieur. Il demande à l'animal de résoudre ses pbs (ie qu'on fait sur les animaux des expériences pour résoudre des pbs humains). Qu'avons-nous trouvé, en tant qu'hommes, de si certain pour considérer que les autres regards portés sur le monde sont « aveugles » et stupides ? ex des animaux : certes, l'animal ne peut régler les pbs qu'on lui pose mais il fait bcp mieux que nous son nid, sa toile (p. 13). **Vouloir évaluer l'intelligence d'une espèce animale sur la base de notre propre intelligence, c'est poser abusivement notre propre intelligence comme norme, comme étalon de**

toutes les capacités des espèces vivantes. En d'autres termes : pour qui l'homme se prend-il, lui qui ne sait pas faire une toile d'araignée ? L'« ironie tempérée de pitié » que nous manifestons à l'égard de ce que nous considérons comme « les vivants *infra*-humains » n'est pas justifiable.

- C ajoute un deuxième argument contre cette prétention humaine à se poser en juge : envisager notre dépendance au besoin. La pensée humaine n'est pas si indépendante : elle subit des « sommations du besoin », « les pressions du milieu ». On ne crée d'ailleurs des outils que pour pallier un besoin identifié. Donc arrêtons de faire les malins en considérant que nous sommes supérieurs !
- Enfin, la prétention de la science à l'égard de la vie se confirme si l'on observe d'autres formes d'expression humaine, beaucoup moins prétentieuses : la religion et l'art. La religion et l'art, qui sont tout aussi représentatives de la vie humaine, n'auraient jamais idée de déprécier la vie. La connaissance doit suivre leur exemple et revoir sa posture pour retrouver ce que nous recherchons tous : un accord avec le monde, une unité, « un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité ». Pour cela il faut que la connaissance accepte de se reconnaître « partie et non juge, instrument et non commandement ». Au lieu de cela, l'homme alterne entre deux positions : l'émerveillement face au vivant, et la condescendance dont nous avons parlé, l'horreur d'être un vivant, ce pourquoi il élabore l'idée d'un « règne séparé » (p. 13).
- Si on part de l'idée que la connaissance est « fille de la peur humaine (étonnement, angoisse, etc) », il ne faut pas que cette peur devienne une aversion pour la situation dans laquelle se trouvent les êtres qui l'éprouvent lors des crises qu'ils doivent surmonter. La peur qui mène à une soif de connaissance aboutirait de façon absurde à détester les êtres qui éprouvent cette peur, donc à détester la vie... Au contraire, il faut que cette peur serve à l'organisation de l'expérience humaine, « pour la liberté de la vie » (p. 14).

⇒ Comment alors ne pas renoncer à une connaissance saine du vivant ?
Quelles sont ses conditions ?

- **Il faut voir la vie comme formation de formes que la connaissance ne doit pas diviser, mais considérer comme un tout.** Il faut revenir à l'idée déjà émise que la connaissance est caractéristique de la vie, la connaissance exclusivement humaine, est un produit de la vie. La relation de la connaissance à la vie humaine permet de dévoiler la relation universelle de la connaissance humaine à l'organisation vivante. Or, il y a une hétérogénéité de la vie et de la connaissance : « la vie est formation de formes, la connaissance est analyse des matières informées » = cela signifie que la vie produit des formes, fait venir à l'existence des êtres vivants, en donnant forme à une matière de l'intérieur en un acte unique (contrairement à la technique qui assemble des éléments matériels en transformant la matière et en les juxtaposant de l'extérieur). Les formes vivantes sont des réalités indivisibles qui s'autoproduisent, des « totalités » qui se réalisent dans leur milieu. Les formes sont des « tout », leur sens se trouve dans leur tendance « à se réaliser » dans certains milieux. Il faut chercher une vision

globale, un ensemble, pas une division (des composantes isolées). Or, la science procède par l'analyse qui cherche à rendre compte de ces formations en n'y voyant « que des résultats dont on cherche à déterminer les composantes ». Elle divise le tout en composantes, et diviser c'est faire le vide, alors que la forme est un tout, et ne « saurait être vidée de rien ». Comme elle décompose, elle peine à rendre compte de la totalité, du mouvement (cf Aristote et Bergson). Citation de Goldstein : « La biologie, dit Goldstein, a affaire à des individus qui existent et tendent à exister, c'est-à-dire à réaliser leurs capacités du mieux possible dans un environnement donné » (p. 14). Cette tendance à se réaliser est le sens des formes vivantes.

- **Il ne faut donc rien s'interdire pour envisager ce tout, si l'on prend en compte ce « sens ».** Quoi qu'on étudie (action d'un minéral sur la croissance, étude d'une hormone, bilan énergétique, influx nerveux, réflexes...), rien n'est méprisable, mais ce n'est qu'une connaissance biologique à laquelle il faut associer « la conscience du sens des fonctions correspondantes » (p. 14-15).

- Ex de l'étude biologique de l'alimentation : recherche « dans l'organisme lui-même » du choix qu'on opère dans notre milieu pour mieux prospérer, en privilégiant tels aliments et en excluant d'autres (cf Haushofer).
- Ex de l'étude du mouvement : prendre en compte l'orientation du mouvement pour distinguer le mouvement vital du mouvement seulement physique, observer la tendance que l'homme veut donner à son mouvement (pourquoi il se met en mouvement).

⇒ Pour bien penser, il faut une connaissance analytique, mêlée à la perception d'une totalité : il faut s'informer « par référence à une existence organique saisie dans sa totalité ». « Seule la représentation de la totalité permet de valoriser les faits établis en distinguant ceux qui ont vraiment rapport à l'organisme et ceux qui sont par rapport à lui, insignifiants » (p. 15). Selon Claude Bernard, l'analyse est incomplète si on s'intéresse à des parties isolées, « il faut donc procéder expérimentalement dans la synthèse vitale ». L'union des éléments « exprime plus que l'addition de leurs parties séparées ». Canguilhem s'oppose cependant ici à CB en ce qu'il veut voir la biologie ressembler aux sciences physico-chimiques qui ont un certain prestige. Canguilhem lui pense que le rationalisme doit être raisonnable, ce qui signifie avoir conscience de ses limites. Nouvelle réf à Goldstein : il faut prendre en compte une « connaissance naïve, celle qui accepte simplement le donné » dans l'optique de comprendre « le sens des événements de la nature ». La biologie nécessite d'être bêtes lorsque les maths nécessitent d'être anges (p. 16).